



Catherine Gaillard-Sarron
Des taureaux
et des femmes

Catherine Gaillard-Sarron

Des taureaux
et des femmes
Nouvelles

© Catherine Gaillard-Sarron, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1112-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Mimi et Germaine,

Pierrot et Pierre,

À tout ce qu'ils m'ont donné...

À ceux qui les ont aimés.

À toutes les Lisette du monde...

« Ni une ni deux, je la tirai d'un coup brusque et telle une muleta la fis violemment claquer devant lui. »

Des taureaux et des femmes !

— Arrête ! Arrête ton cirque sinon ça va mal finir ! Je te préviens, dit-il d'une voix menaçante en me regardant d'un œil torve, si tu continues comme ça, c'est sûr que demain je suis prêt pour la corrida !

— T'es vraiment nul ! Et la concordance des temps ?

— Quoi ! La concordance des temps ?

— Si tu dis demain c'est donc le futur qu'il faut employer ! Pas le présent ! On doit dire : demain je SERAI prêt pour la corrida !

— Je t'en ficherais du futur, madame je sais tout ! Mais t'as raison ! Je suis déjà fin prêt ! Pas besoin d'attendre demain. C'est tout de suite qu'elle va commencer la corrida, cria-t-il en essayant de m'attraper le bras !

— Non ! C'est tout de suite qu'elle commence, abruti ! Cette fois tu dois mettre le présent ! hurlai-je en me sauvant.

J'entendis un grand bruit de vaisselle cassée derrière moi et le sol trembler sous sa colère. Sans demander mon reste, je m'engouffrai dans le couloir et dévalai les escaliers. Mais la maison était vaste et de nombreux escaliers et couloirs en quadrillaient l'espace.

Soudain il fut devant moi.

— Olé ! lui criai-je, ironique ! esquissant la pirouette du toréador avant de remonter quatre à quatre les marches de l'escalier.

Je l'entendais fulminer derrière moi et un bref regard en arrière me fit comprendre aux lueurs assassines qui allumaient ses yeux, que j'avais à

présent un véritable taureau à mes trousses.

Un frisson de plaisir me parcourut l'échine et une décharge d'adrénaline me donna des ailes pour lui échapper.

— Oups !

Presque parvenue en haut de l'escalier, sa paluche énorme m'enserra la cheville et je chutai !

— Aïe !

Mon menton cogna fortement sur la marche et je lâchai un juron. Folle de rage soudain, je me retournai et lui tapai sur la tête. Il relâcha son étreinte sous mes coups et j'en profitai pour bondir vers le palier.

— Ah, la vache ! cria-t-il. Tu vas pas t'en tirer comme ça !

L'appartement était grand mais fatalement je me retrouvai dans la cuisine où gisaient pêle-mêle les restes du souper et les débris de la vaisselle cassée.

— Ah ! Ah ! ricana-t-il, en surgissant en sueur sur le pas de la porte. T'es coincée ma belle !

Je tentai de m'esquiver sur le côté, mais il écarta les bras pour m'empêcher de m'enfuir.

Prise de court, je cherchai comment lui échapper tout en entamant avec lui une ronde autour de la table renversée. Yeux dans les yeux, nous nous regardions fixement en tournant lentement, nos pieds crissant sur les bris de verre qui jonchaient le sol. Soudain, ma main effleura la nappe qui traînait par terre. Ni une ni deux, je la tirai d'un coup brusque et telle une muleta la fis violemment claquer devant lui.

— Olé ! fis-je bravement, en le toisant d'un regard narquois.

— Olé ! répondit-il aussi sec, fonçant tête baissée dans le tissu dégoulinant de vin et... m'emportant dans son élan.

Nous nous écrasâmes dans un grand bruit au milieu de la cuisine et

éclatâmes aussitôt de rire.

Alors, tu n'as plus rien d'un fier matador, couchée comme ça sous moi, dit-il en m'écrabouillant encore un peu plus. Dois-je aller quérir, chère madame je sais tout, le picador du deuxième, ou te donnerais-je moi-même l'estocade finale ? Tu vois, reprit-il avec afféterie, comme je sais bien m'exprimer quand il faut ! La concordance des temps est-elle à ton goût ?

Bon ! Ça va ! soufflai-je avec difficulté. Cesse de faire le matamore, et aide-moi plutôt à me relever. Pour l'estocade finale, inutile d'en rajouter, j'ai déjà le dos crépi de banderilles de verre !

Il me regarda avec un drôle de sourire, puis accentuant soudain sa pression sur moi, il lâcha tout à trac : et si demain on RECOMMENCERAIT la corrida !

Il avait anticipé ma réaction et avant même que ne fuse la repartie cinglante qui me brûlait les lèvres, il écrasa sa bouche sur la mienne dans un baiser passionné, me clouant le bec !

Cette fois, la concordance fut parfaite !

*« Il a de la chance, celui dont la femme meurt, mais il n'a pas
de chance, celui dont la vache meurt. »*

Vieux proverbe bengali

La Lisette

Il l'observait depuis un moment et décidément, il trouvait qu'elle ressemblait de plus en plus à la Grisette... la Lisette.

Assis sur la vieille chaise à bascule, la pipe serrée entre ses dents jaunies, il se balançait au rythme de ses pensées. Les seules indications de sa présence étant le couinement caractéristique que faisait la chaise, et la fumée âcre qui s'élevait au-dessus de lui. Du coin d'ombre où il s'était retiré – la canicule sévissait dehors et l'avait temporairement chassé de ses champs – il la regardait évoluer dans la cuisine. Elle se déplaçait lentement, pesamment, sans grâce ni légèreté ; son pas traînant raclant de ses sabots de bois les pierres rugueuses qui faisaient office de carrelage à la ferme. Elle allait tranquillement de l'évier à l'armoire, occupée à des tâches dont il ne voyait pas l'utilité. Il pensa in petto, qu'elle ne faisait pas grand-chose la Lisette dans cette ferme qu'il avait, lui, le Vieux comme elle disait, presque bâtie de ses mains. Une fois de plus, elle remonta le bas de son tablier pour s'y essuyer les mains dégoulinantes de l'eau de vaisselle. Elle se cambra légèrement et porta les deux mains sur ses reins qu'elle massa doucement. Sur son visage large et lunaire, une grimace apparut. Il savait qu'elle avait mal au dos, mais jamais au monde il ne l'aurait plainte ; s'il l'avait fait pensait-il, elle aurait certainement encore moins travaillé. Une femme qui se plaint, c'est une chose, mais une femme que l'on plaint c'est ingérable. Il savait toutes ces choses, le Vieux. Il les avait apprises au fil du temps, en observant les bêtes, les siennes et les autres. La Lisette, pour lui, c'était comme les bêtes, elle était faite pour la corvée qu'il disait et elle connaissait sa place tout comme elles... il y avait veillé « faut dire ». La Lisette, en fait,

c'est lui qui l'avait formée et il en était fier... elle, pourtant, ne l'avait jamais remercié. C'était une ingrate la Lisette, pensait-il, elle n'acceptait pas son destin. Elle se voyait autrement, elle disait qu'elle aurait pu être autre chose avec un autre, ou ailleurs. Balivernes ! La Lisette, comme la Grisette et les autres, étaient toutes faites pour le labeur et... l'abattoir. La pensée était venue toute seule, naturellement, sans qu'il puisse la retenir. Elle le gêna tout de même un peu mais il pensa aussitôt, pour soulager sa conscience et minimiser cette monstrueuse idée, « On y passait tous de toute façon non ! ».

Et pourtant ses bêtes c'était quelque chose ! Ah ! Ses vaches comme il les aimait ! Particulièrement la Grisette qui venait toujours frotter sa grosse tête sur son épaule. Et instantanément il vit briller dans son esprit le regard marron et profond de la Grisette, si placide... et il ne put s'empêcher, de nouveau, de regarder vers la Lisette. Elle aussi, elle avait ce regard doux et bovin si nature. Cette même façon de donner des petits coups de tête quand il s'approchait trop près et qu'il la cherchait, quand la nuit sous les draps tièdes il se frottait contre son corps à la chaleur animale, forçant sa volonté... Perdu dans ses pensées grivoises, il n'entendit pas tout de suite qu'elle l'appelait :

— Eh ! le Vieux, qu'est-ce que tu veux pour la soupe ce soir ?

Entre eux les échanges se limitaient au strict nécessaire. Ici on ne perdait pas son temps à bavarder, on travaillait, enfin quand la chaleur le permettait bien sûr. Toujours surpris par sa voix grave et un peu éraillée, genre de beuglement selon lui qui lui écorchait les oreilles, il se contenta de lui faire un signe des épaules qu'elle comprit immédiatement ; espèce de code minimal de survie qu'ils avaient élaboré tout au long de leur existence commune.

Sous l'œil critique du Vieux, Lisette reprit ses activités incessantes, abeille laborieuse qui œuvrait du matin au soir sans jamais recevoir un remerciement. Elle était fortement charpentée mais il aimait ça ; c'était du solide qu'il disait, une vraie de la campagne. Ses hanches larges donnaient une ampleur démesurée à sa silhouette qui, à ce moment-là, occultait,

presque toute la fenêtre où elle se tenait. Elle marchait lentement, son poids gênant ses mouvements. Malgré son embonpoint, il émanait d'elle une certaine présence. Elle avait été belle, son visage lisse parsemé de taches de rousseur – encore une chose qui pour le Vieux accentuait sa ressemblance avec la Grisette – en portait encore les traces. Des cheveux roux brun, un peu filasse à présent et qu'elle nouait en tresses, retombaient de chaque côté de sa poitrine qu'elle avait d'une générosité extrême. Le Vieux, c'est ce qu'il aimait le plus chez la Lisette. Ses seins, si lourds si blancs, si doux... Ah ! Comme il aimait y enfouir sa tête quand la Lisette ne le repoussait pas trop fort. C'était bien comme la Grisette va, une sacrée laitière ma foi ! Elle avait nourri leurs douze moutards et c'étaient devenus de sacrés gaillards pardieu ! Ah oui, il en était fier... comme s'il y était pour quelque chose le Vieux !

Lisette prit soudain appui sur le bord de l'évier, se cambra une nouvelle fois et l'on entendit alors clairement le craquement sinistre qui se répercuta dans la cuisine silencieuse.

Le Vieux se taisait, seules les mouches, agaçantes, vrombissaient dans l'air saturé des odeurs de l'étable et de la soupe qui cuisait. On entendit s'échapper un soupir de la gorge de Lisette et le raclement d'une chaise qu'on tirait. Fatiguée, elle s'était assise à la table de la cuisine un moment, plus pour soulager son dos que par fainéantise. Dans son coin, dissimulé derrière les nuages de sa pipe, le Vieux qui l'observait toujours la rudoya alors pour sa paresse.

— Allez hue la Lisette, au boulot ! J'ai pas les moyens de t'entretenir pour rien moi !

Conditionnée par tant d'années de labeur et consciente de son impuissance et surtout de l'inutilité à vouloir contrer le Vieux, Lisette se releva péniblement. Convaincue de sa destinée de sacrifice, se niant complètement et totalement livrée à la perversité du Vieux, elle se remit instinctivement au travail. Comme la pauvre bête qu'elle était devenue sous l'empire du Vieux et des événements, elle acceptait son sort, attendant simplement la mort qui viendrait la délivrer de ses tourments.